

Jazz en libellule majeure

À Cyrano

Du même auteur

Lucioles de l'ombre (LGR, 2012)

Et lave l'incendie (LGR, 2005)

Poèmes pour un passage (LGR, 1998)

Galets en solitude, avec des dessins de
Véronique Durieux (LGR, 2015)

Alice Passy

Jazz en libellule majeure



Librairie-Galerie Racine

édition originale

Achévé d'imprimer : 2017
ISBN : 9-78-2-2430-4653-3

Tu t'exhibes sur scène
L'étincelle au regard
Camouflé l'air de rien
Derrière un saxophone.
Quelques notes au diable
En étourdissement
Vibrent d'autorité
Et d'un rire complice.
Comme en transe tu mènes
Avec agilité
Musiques au rivage
Et foule au diapason.
Et si par alchimie
Le verrou cède enfin,
Ton audace timide,
Une invite au partage,
Laisse émerger en moi
Tout le champ des possibles...

Nous nous retrouverons
En accord parfait
Clown triste et sorcière mélancolique
Bercés par les échos de nos ballades
En mutuelle consolation.
Dans la brise en douceur,
Je calmerai ta peur intime
Avec une patience végétale
J'attendrai que tu viennes à moi.
Par malice tu me feras languir
Jusqu'aux limites du supportable
Pour que, n'y tenant plus,
J'accours à ton appel.
Et chaque retrouvaille sera un paroxysme.

Je puiserai au plus profond
Ta parole équivoque, éclipse d'incertitudes
Tes mensonges inavoués, émouvants
Tes séductions en ombres chinoises
Derrière des paravents d'indifférence
Je projetterai sur la toile tendue du désir
L'image de nos corps en fusion
Tes mains autoritaires, ton sexe qui ne sait mentir
Mes résistances, mes soumissions,
Tes mots crus déchirant les romances,
Tes sarcasmes, défenses dérisoires
Face aux nuées d'amour qui jaillissent entre nous
J'observerai l'alchimie de nos envies
En attente d'une nouvelle secousse à venir.

Tu es la libellule
Qui surgit dans ma vie
Quand je ne l'attends plus
Virevolte et agite
Ses ailes au crépuscule
Prédateur, tu dévores
De petits papillons
Volant sur ton passage
Tu me rattrapes si je pars
Mais oserais-tu seulement m'avalier ?

Pour résister à la tentation
De te chercher parmi les ombres
Je pense à nos engagements
Et dérive lentement vers le réel

Tu me fais succomber à l'imprévisible
Et me mènes, comme une gourmandise
À la frontière du plaisir,
Requiem inachevé, vertige.

Tu t'abandonnes au sommeil
Et j'explore tes douceurs,
Les lignes de démarcation le long de ta peau,
Runes anciennes.

Quand je déborde d'émotion
Tout imprégnée de toi, délices de jasmin blanc,
Je rebrousse chemin et prends le large
Dans un vestige de notes tendres.

Je déchire la feuille d'or qui recouvrait le silence
J'en fais des confettis que j'envoie valser dans la
rumeur du soir
Je chante l'allégresse qui prélude à la nuit
Et je m'endors dans les vibrations du saxophone.

La vie s'accélère.
Prisonniers du train qui ne s'arrête,
Les cicatrices s'accumulent
Comme autant de chemins empruntés
Vers de vaines impasses
La routine est ce manège incertain
Dont les chevaux de bois aimeraient fuir au loin

Au sommet des palissades
Comme une funambule
Je surplombe le jour et la nuit
Et je me vois flotter en fredonnant ta mélodie.
Les yeux fermés, j'oublie la pesanteur
Je lévite avec ferveur au crépuscule
Et prie pour que l'invisible s'éclaire.

Je suis oiseau des îles au fond d'un puits.
J'occupe chaque journée à me distraire encore
De la fadeur du temps passé en ton absence.
J'observe les galets, je rêve les nuages,
Je souris à la vie et quand revient la nuit
Je scrute les étoiles ou la lune ou les vagues,
Et m'applique à apprivoiser le silence.
Je chante faiblement vers qui pourrait m'entendre.
Lorsque je tourne en rond le long des pierres froides
Je guette une lueur à la chaleur de l'échappée...

Sur nos sentiers parallèles nous progressons en
rythme
Pas à pas, nous observant au loin, rassurés de nous
savoir là.
L'oiseau qui nous survole s'amuse de nos
perspectives étroites.
Lui qui voit d'en haut si nos chemins se croiseront
un jour
Ou si nos routes tortueuses s'éloigneront encore...
Sait-il si nos liens sont assez élastiques pour tenir
la distance,
Si l'étirement les rompra ou nous rapprochera
soudain avec force nouvelle?

J'ai allumé la mèche,
Le Pavillon d'Or a pris feu.
Évanouie dans la nuit, j'observe le silence.
L'orgueil débordant du rhinocéros
A inondé mes yeux et noyé mon cœur.
L'eau en s'évaporant dessine un fantôme dans la
lumière
Dont j'observe au loin les rayons diaphanes.
Je marcherai seule sur les braises fumantes
Humide d'émotions taries,
Vide de toute force.

Nous sommes deux électrons libres
Naviguant dans le labyrinthe du cosmos
Projetés avec violence à travers les fentes étroites
Nous oscillons à distance,
Reliés l'un à l'autre
Dans nos Univers parallèles.
Lorsque je me fais onde surgissent nos interférences
Mais si l'on me regarde, je deviens particule
à traverser les murs.
De notre collision fugace pourrait surgir le
rayonnement intemporel.

Tu es le meilleur et le pire,
Rudesse des manières, les cornes en avant
Délicatesse derrière une cuirasse de rhinocéros
Tu me fais entrer dans ton intimité
Et m'en chasses aussitôt
Me laissant esseulée
Au milieu du chaos
Tu bouscules les évidences
Et m'élançes de joies à peines
Sur la balançoire des envies
Artiste à envoûter les heures
Tu charmes mes démons
Et l'instant suivant, rustre,
Tu vandalises la romance
Pillard de rêves, pirate des pensées
Tu es comme le chat blasé de n'avoir faim
Qui ne peut s'empêcher de jouer avec sa proie

Les flammes dévorent la raison
La fumée envahit le souffle
Et je reste, les yeux écarquillés
Impuissante à défaire les liens

Tu attises,
L'air de rien,
Et te clames innocent
Avec un sourire charmeur

Donne-moi plutôt des ailes
Que je puisse m'élever
Avec la force de l'espoir
Et semer sur le brûlis une flore nouvelle...

Prise au piège dans la cage de verre
Le cœur n'obéit plus
La volonté vacille
N'éclaire plus la route
Je tourne en rond
Je rêve d'ailleurs
Dans l'épuisement de l'agitation vaine
Et tout semble figé dans la raideur du quotidien

Autour d'un petit grain sans importance
J'ai formé un cristal de roche
Au travers duquel la lumière resplendit
Mes yeux s'émerveillent de ces visions factices
Grisés des couleurs kaléidoscopes.
En complaisance dans la fascination
Ce leurre accapare mon regard en illusion
L'image finira bien par se troubler.
Et sous un nouvel éclairage,
Déjà un chemin se profile
Avec au loin la libellule...

Au château de la constance
S'opèrent les métamorphoses de l'âme
Le chat noir aux yeux jaunes
Rôde, dispensant son mystère
La mer happe le regard,
Ses embruns comme autant de baisers
L'amour revient des profondeurs
Présage d'une vie nouvelle
La rumeur du soir annonce la fin d'un monde
Les oiseaux en silence accueillent la caresse de la nuit
Et la brise tiède embaume les souffrances

Nous nous reposerons
Dans la parfaite aisance
Des trouveurs d'introuvable,
Comme sculpteurs de vies nouvelles

Dans l'eau bouillante d'émotions réprimées
Une infusion menthe-réglisse
Improbable saveur,
À la recherche de l'équilibre parfait

Je serais menthe-désir, incapable d'en jouir
Toi, bâton de réglisse à dérouler le tapis noir
Chaque ingrédient à vouloir s'imposer au palais
du plaisir
Comme une valse sur nos papilles amorcerait le
mouvement

Pour narguer l'impuissance,
De concert déguster ce breuvage,
Tel un charme,
Et libérer le chemin vers l'extase

Tu me livres quelques accords tacites au comble des
incertitudes

Et je renais à l'espérance

Quand je voudrais nous entendre rire de nos peurs
intimes

Tu siffles la mélodie de la distance.

Comme un lézard se débat
Dans l'immensité de l'eau
Chaque victoire pour surnager
Jusqu'à la main tendue
Quand la gratitude nourrit le silence

Nous louvoyons dans l'herbe rase à perte de vue
Accueillant les odeurs revenues d'une longue
absence
Le vert tendre du blé, les oiseaux posés sur la glace
du lac
Au son des semelles qui crissent
Sur les cristaux de neige

Et puis tu me mets face au mur
Lacéré des plaies de mon enfance
Par le fumet d'un feu de bois lointain
Comme un écho aux souvenirs de la carrière de
sable
Je ferme les yeux et j'imagine une fin agréable

Tu es anémone de mer, comme ventouse à son socle
Si je flotte à distance, tu étires des tentacules
Mais dès que je te frôle, tu te fermes
Et tes filaments au venin me tiennent éloignée
En apnée, je guette l'instant où tu t'ouvriras
Patiente jusqu'à la fin de ta période réfractaire...
Pour pénétrer ton intime, je me fais poisson-clown.

J'aime à me perdre au fond des bois
Mon esprit envolé vers l'idée de l'amour
Et dans leur majesté, les arbres m'interpellent :
« Qu'as-tu encore à accomplir ? »
Je ne sais.
J'erre en solitude exquise.
Le bourdon mort attend que le vent l'emporte
L'oiseau noir entonne une mélodie
Qui me rappelle que la vie est là.
La clarté d'un rayon sur les vagues
Hors des saisons et des heures,
M'indique le chemin
Avec résignation, je m'observe emprunter la voie
qui m'est tracée

Je suis arbre hors de terre,
Obélisque décoré de branches, les racines à nu
Je mobilise l'énergie qui circule en moi
Parfois ma sève s'épaissit
Et je me vois devenir fossile
J'abandonne alors ma carcasse
Pour planter une graine sur un terreau fertile

Face à la mort sans amertume
Dans la Toundra des émotions
Quelques traces dans le sable,
Et des galets semés comme à regret
En illusion d'un possible retour,
Puis abandonnés pour un chemin plus léger.
J'ouvre large les mains et en contemplation
Et redonne l'espace à la rondeur du temps...

Je suis comme l'aiguille de la boussole
L'horloge vidée de son mécanisme
Dont l'espace intérieur, en silence,
Grandit en un trou noir
Je vibre d'un rien.
Le vent ne me fait plus peur
Il soulève des vagues mais me pousse vers la
découverte
Il tente de me détourner de mon cap
Mais la lune rousse sur fond bleu nuit m'éclaire de
sagesse
J'escalade jusqu'au sommet du mât et contemple
l'étendue
J'oublie le vertige en ressentant la vitalité de mon
cœur
Lentement, le calme comble le vide en moi
Et j'accueille enfin les vibrations de l'Univers.

Méditation,
Ouverture à tous les possibles.
Les yeux fermés, tu me mènes en équilibre
Sur les lignes de champ émanant d'un galet

Comme lointain, l'iguane mordoré sur ma peau
Se fond avec mon être,
Un rituel chamarré,
Un concentré d'énergie

Au centre ressurgit l'essence de l'âme
L'amour inconditionnel
Et je me fais libellule
Comme noyau de vie

Après un temps indéfini
Lentement, je reviens à la présence au monde
J'ouvre lentement les yeux
Et le saurien s'enfuit

Au petit matin,
Le soleil oblique ses rayons
Sur la Nature lustrée par la tempête.
En insolence, un arc-en-ciel comme un linceul.
Puisse cette beauté effacer le désastre...

Sur le chemin du renoncement
Ma prière silencieuse n'a pas d'écho
Alors je retourne en dormance
Sous le sol gelé de l'indifférence
En attente d'un autre printemps...

Un ralenti subtil, un pas devant l'autre
Et tous les insectes d'écartent devant moi
Le corps se plaît à décomposer le geste

C'est la fin d'une illusion gourmande
La réconciliation entre l'âme et le mental
La lucidité retrouvée

Dans le ciel gris sombre
Les palmes en mouvement
Agitent les paillettes comme libellules égarées

Je m'extirpe de l'exuvie
Je me retourne sur le désir étrange
Les yeux clos, je me transporte sur l'île aux moines

Je n'ai besoin de rien d'autre que de l'air inspiré
Et du murmure de l'eau sur le sable silencieux
Pour retrouver l'élan de vitalité

C'est le début d'une liberté pêchée au gré des lignes
de vie
Et si rien ne vient à l'aube du renouveau
Le vide intérieur laisse toute place à l'imprévu

Lentement, le balancier stabilise sa course
Entre extase et colère
Comme nausée.
Viendra la fin de l'hypnose.
Pour prolonger l'instant précédant le réveil
J'emplis mes poumons d'une inspiration forte
Avant que les dernières vibrations ne se figent

À l'écoute du calme intérieur
Dans le silence des blocs de granite
Reliée au plus profond de la forêt des ombres
Par les racines d'arbres centenaires
J'accueillerai l'inattendu

Attentive à l'opiniâtre espoir
Je laisserai en arrière les traces intriquées
Je passerai au crible les erreurs fortuites,
Le taciturne des épouvantails idoines
Pour garder en mémoire le mordoré des libellules

Une infinité de chemins auraient mené jusqu'à
toi
À trop errer dans les brumes
Et n'en trouver aucun
J'ai marché pas à pas
Vers l'infini
Que le mirage se dissipe
Et ne reste que la ligne pure,
Dignité et justesse au cœur du ressenti.
Le temps comme un tapis volant vers le
discernement...

Dans l'inondation de mes larmes,
Sourde à tous les messages,
J'ai joué comme une parodie,
Une partition en dissonance.
La vigilance aux orties,
J'ai dérivé dans les marais impénétrables
Aux malaises putrides

Dans mes instants de clarté,
Le brouillard en dissipation,
Je suis rentrée dans les arcanes
Des libellules opiniâtres.
À suivre leurs trajectoires,
J'ai parfois levé les yeux vers le ciel
M'arrachant aux courbures de mon dos voûté

Leurs battements d'ailes ont fait du vent
Et la boue a séché pour devenir argile
J'ai appris à la modeler avec patience,
J'ai tiré parti de mon expérience.
J'en ferai, je l'espère, à maturité
Une nouvelle œuvre d'amour
Qui à l'air et au feu pourra braver le temps...

*Achévé d'imprimer
sur les presses spéciales
des éditions Librairie-Galerie Racine
le quatrième trimestre 2007.*